

Et ça continue...

Nous avons eu droit à un début de saison enlevé !

Avec des répertoires oscillants entre les grandes œuvres classiques et les folklores et traditions du monde qui nous ont transportés aux quatre coins de la « planète musique », si aux sept concerts déjà passés, nous ajoutons les deux sui-

vants: Le Tonique Big Band et Noël avec Quartum, Diffusions Amal Gamme nous aura offert la palette entière de sa vocation musicale, du Grand Classique, de la Musique du Monde et du Jazz, tout



Les musiciens du Tonique Big Band



Le quatuor vocal Quartum

cela servi par des artistes de partout et de différentes générations.

Même si nous en avons fait mention le mois dernier, je ne saurais trop vous recommander les deux derniers concerts de l'année 2022 : le 26 novembre, notre scène et notre salle n'auront jamais été aussi « habitées » puisqu'au moment d'écrire ces lignes, nous sommes presque à guichet fermé alors que les 19 musi-

ciens du Tonique Big Band occupent la scène et l'univers sonore par leur Jazz cuivré. À peine huit jours plus tard, le 4 décembre, le quatuor vocal Quartum nous rappellera si nécessaire que Noël est à nos portes; ce dernier concert aura lieu le dimanche à 14h, amorçant du

même coup notre série de concerts en matinée qui se prolongera jusqu'au 26 mars.

Lorsque vous lirez cet article, il restera 13 concerts à la saison, donc amplement de contenu pour justifier un abonnement à Diffusions Amal Gamme, considérant que pour bénéficier des nombreux

avantages que procure cet engagement, il vous suffit de choisir un minimum de cinq concerts, et j'insiste sur le mot minimum, car certains mélomanes ne voudront pas se limiter à si peu, vu la qualité et la diversité de l'offre.

Mots et MŒURS

Gleason Théberge
motsetmoeurs@journaldescitoyens.ca

La langue de chez nous

L'espagnol, appelé la langue de Cervantès, auteur entre autres du grand personnage de don Quichotte au XVI^e siècle. L'anglais est associé à William Shakespeare, poète du siècle suivant, dont plusieurs des pièces sont encore jouées, sept siècles plus tard.

Mais en notre Amérique, les États-Uniens pourraient plutôt dire que c'est de Mark Twain qu'ils utilisent le langage, lui dont les *Tom Sawyer* et *Huckleberry Finn* sont souvent présentés, dont par Ernest Hemingway, comme ayant vraiment ouvert la route aux œuvres subséquentes.

Quant au français, certains en parlent comme de celui de Rabelais, qui en a fait pétarader le jeune usage au XV^e siècle en témoignant d'une vitalité de vocabulaire qui n'a pas été entièrement retrouvée depuis. D'autres, plus fréquemment, parlent plutôt de la langue de Molière (né Jean-Baptiste Poquelin) à cause de la justifiée longévité de ses pièces écrites au XVIII^e, à l'époque où la France était le pays le plus admiré d'Europe. On se rappellera, à son propos, qu'il a écrit et joué du temps de salons littéraires où certaines personnes se donnaient des surnoms guindés. Or, il est possible qu'il en aurait copié la mode en choisissant le sien de l'appariement de *mots* et *lierre*, de manière à s'enrouler à son entourage par ses écrits.

Il y a pourtant longtemps en francophonie américaine que nous *eûmes* à utiliser ce passé simple, qui dominait aussi dans les pièces de Corneille et Racine, ou

le plus-que-parfait du subjonctif qui *eût persisté* si les usages avaient préféré, à l'écrit, ne pas avoir à accorder les participes passés. Nous avons en effet emprunté, inventé depuis, des tournures et des mots qui nous sont propres et conformes à l'esprit du français. Parmi de nombreux exemples, nos *cèdres*, officiellement appelés *thuyas*, *patates* (*pommes de terre*), *chevreuils* (*cerfs de Virginie*) et *s'abrier* (*se couvrir*) marquent notre différence. Mais notre jeune nation n'offre aucune comparable longévité à aucun de nos mains littéraires, car c'est l'écrit seul qui a témoigné jusqu'à tout récemment de notre parlure.

En ne se fiant qu'au siècle dernier, le déferlement amoureux du rapaillé Gaston Miron, la douce plainte de *La factrie* de Clémence Desrochers, *l'hiver pays* et *Les gens de mon pays* de Gilles Vigneault, la richesse éclatante des *Kamouraska* d'Anne Hébert, les personnages entre tradition besogneuse et liberté solitaire de Germaine Guèvremont et les crapauds de la liberté du Félix Leclerc du *Tour de l'île* seront-ils lus et chantés au siècle prochain?

Évidemment, on ne peut que l'espérer, mais comme c'est peut-être la chanson surtout qui a défini notre vraie manière de dire, j'aurais tendance à prétendre pour ma part que c'est d'abord par madame Bolduc (Mary Travers) que fut célébrée la langue de chez nous, qu'elle en est la mère, en quelque sorte.



JNDLR : Nos deux cinéphiles Lyne Gariépy et Joanis Sylvain sont reçus gracieusement au cinéma Pine de Sainte-Adèle tous les mois. Ils offriront ainsi les commentaires d'un gars et d'une fille sur le même film.

Lyne Gariépy et Joanis Sylvain
lynegariépy@journaldescitoyens.ca

Les 12 travaux d'Imelda

Synopsis – Imelda réside à Gentilly avec son chien Pipo. Le grand plaisir de cette nonagénaire (hormis le *Slimfast*) est de contrôler son entourage et particulièrement ses fils, Jean et André. Ceux-ci, notaires comme leur père, habitent près de chez elle et ils font souvent les frais de cette femme qui n'a pas la langue dans sa poche. Sinon, elle porte son dévolu sur Simone, son souffredouleur depuis plusieurs décennies. Sachant que personne n'est éternel, Imelda repense au passé et surtout au grand amour de sa jeunesse, tentant de régler ce qui lui tient à cœur avant de passer de vie à trépas.

Ciné-fille – Tout d'abord, il y a le fait que le personnage d'Imelda soit interprété par son petit-fils, Martin Villeneuve. Je m'attendais à devoir m'adapter pour y croire, mais j'y ai cru dès le début, voyant une grand-mère amère plutôt qu'un quadragénaire. Sa gestuelle, ses tics verbaux, nous font croire au personnage.

Tellement que l'intro du film m'a frappée: ce personnage acide, grinçant, amer et détestable, était certes, comique, mais quelque peu dérangeant, irritant presque. Par la suite, on s'y attache, et son acidité,

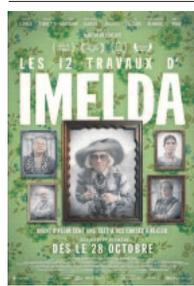
celle que la SODEC voulait diminuer, fait tout son charme.

Les situations sont divertissantes, et on se demande même parfois si elles n'ont pas été exagérées. Mais non, Martin Villeneuve m'a même affirmé en avoir diminué certaines, pour aider à la crédibilité du film. L'utilisation des vrais accessoires, lieux, vêtements d'Imelda, ajoute à l'authenticité du film.

Seul bémol, le montage du film, sous forme de 12 chapitres, n'est pas toujours chronologique, ce qui peut nous confondre.

Mon seul regret, c'est que la scène de réconciliation entre les deux grand-mères, Imelda et Simone (Ginette Reno, juste), qui est la seule situation inventée du film, soit fictive, car elle est touchante, juste et belle. J'aurais aimé qu'elle soit vraie. Ma réplique préférée du film, c'est lorsque Simone, après avoir énuméré ses maladies, demande le secret de la longévité d'Imelda: « Ça peut pas être le *Slimfast*, dis-moi que ce n'est pas le *Slimfast*? ». Et Imelda de rétorquer: « Non, c'est la colère ».

Une superbe distribution. Une belle idée et un bon concept. Bien



Comédie dramatique, Québec, 2022, 1 h 33, de Martin Villeneuve, interprètes: Martin Villeneuve, Robert Lepage, Michel Barrette, Anne-Marie Cadieux, Antoine Bertrand, Yves Jacques, Marc-François Blondin.

amené. Un film touchant. **8 sur 10**

Ciné-gars – Dans ce film nous pouvons voir le réalisateur Martin Villeneuve rendre un hommage à sa grand-mère Imelda en l'interprétant dans *Les 12 travaux d'Imelda*. Attention, ici nous ne voyons pas une gentille mamie comme nous en avons eu dans la plupart des foyers québécois, mais plutôt une vieille cri... aux propos caustiques envers ses proches. Au début, je ne voyais que l'homme travesti en vieille dame. Mais rapidement je n'ai vu qu'Imelda, tellement la gestuelle, la démarche et la forme des propos du personnage semble juste (ne l'ayant pas connu personnellement).

La seule scène fictive, mettant en scène Ginette Reno (excellente), incarnant Simone, est un moment touchant. **8 sur 10**